



LISA KLEYPAS

Parce que tu m'appartiens

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Lisa Kleypas

Après avoir fait des études de sciences politiques, Lisa Kleypas publie à 21 ans son premier roman. Elle a reçu les plus hautes récompenses, et le prix *Romantic Times* du meilleur auteur de romance historique lui a été décerné en 2010. Ses livres sont traduits en quatorze langues. Elle est également auteure de romance contemporaine.

Parce que tu m'appartiens

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Par pure provocation
N° 3945

L'ange de minuit
N° 4062

Prince de l'éternité
N° 4426

La loterie de l'amour
N° 4915

Un jour tu me reviendras
N° 5263

Parce que tu m'appartiens
N° 5337

L'imposeur
N° 5524

Courtisane d'un soir
N° 5808

Frissons interdits
N° 6085

Sous l'emprise du désir
N° 6330

L'amant de lady Sophia
N° 6702

Libre à tout prix
N° 6990

Les blessures du passé
N° 7614

Nuit de Noël à Friday
Harbor
N° 10542

Nulle autre que vous
N° 10917

LA RONDE DES SAISONS

1 – Secrets d'une nuit d'été
N° 9055

2 – Parfum d'automne
N° 9171

3 – Un diable en hiver
N° 9186

4 – Scandale au printemps
N° 9277

5 – Retrouvailles
N° 9409

LA SAGA DES TRAVIS

1 – Mon nom est Liberty
N° 9248

2 – Bad boy
N° 9307

3 – La peur d'aimer
N° 9362

4 – La couleur de tes yeux
N° 11273

LES HATHAWAY

1 – Les ailes de la nuit
N° 9424

2 – L'étreinte de l'aube
N° 9531

3 – La tentation d'un soir
N° 9598

4 – Matin de nocce
N° 9623

5 – L'amour l'après-midi
N° 9736

FRIDAY HARBOR

1 – La route de l'arc-en-ciel
N° 10261

2 – Le secret de Dream Lake
N° 10416

3 – Le phare des sortilèges
N° 10421

LA FAMILLE VALLERAND

1 – L'épouse volée
N° 10885

2 – Le capitaine Griffin
N° 10884

LES RAVENEL

1 – Cœur de canaille
N° 11479

2 – Une orchidée
pour un parvenu
N° 11608

3 – L'insoumise apprivoisée
N° 11906

4 – L'inconnu
N° 12336

LISA
KLEYPAS

Parce que
tu m'appartiens

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Catherine Plasait*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titres originaux
BECAUSE YOU'RE MINE

Published by arrangement with Avon Books,
a division of the Hearst Corporation, N.Y.

© Lisa Kleypas, 1997

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 1999

Prologue

Londres, automne 1833

— Je ne peux pas l'épouser. C'est tout simplement impossible.

Madeline avait la nausée en regardant Lord Clifton arpenter le jardin en compagnie de son père. Elle se rendit compte qu'elle s'était exprimée à haute voix car sa mère rétorqua d'un ton sec :

— Tu finiras par l'apprécier.

Comme toujours, le visage austère de sa mère exprimait la réprobation. De toute évidence, cette femme qui avait toujours vécu dans une abnégation proche du masochisme, n'en attendait pas moins de la part de ses trois filles... Son regard était glacial et elle avait le teint pâle comme celui de toutes les femmes de la famille – excepté Madeline qui avait tendance à rougir facilement.

— Un jour, quand tu seras plus mûre, reprit Agnès, tu nous remercieras de t'avoir préparé un si bel avenir.

Madeline sentit le feu lui monter aux joues. Pendant des années, elle avait essayé de satisfaire ses parents en se montrant docile, calme et obéissante. Mais à présent, elle ne parvenait plus à se dominer.

— Vous remercier ! s'écria-t-elle. De me faire épouser un homme plus âgé que mon père...

— D'un an ou deux seulement, la coupa Agnès.

— ... qui ne partage aucun de mes goûts et me considère tout juste comme bonne pour la reproduction !

— Madeline ! s'offusqua sa mère. Quel vocabulaire !

— C'est pourtant vrai, poursuivit Madeline en s'efforçant de garder son calme. Lord Clifton a deux filles de son premier mariage. Tout le monde sait qu'il désire des garçons, et c'est sur moi qu'il compte. Je ne veux pas passer le reste de mes jours cloîtrée à la campagne, jusqu'à ce qu'il meure et que je sois trop vieille pour jouir de ma liberté.

— Ça suffit ! l'interrompit sa mère. Tu oublies quelques principes élémentaires, Madeline. C'est à l'épouse de partager les intérêts de son mari, et non l'inverse. Lord Clifton est un homme sérieux, qui jouit d'une grande influence politique, et je tiens à ce que tu t'adresses à lui avec tout le respect qu'il mérite. Quant à son âge... tu en viendras à apprécier la sagesse de Lord Clifton et à chercher conseil auprès de lui. C'est la meilleure façon pour une épouse d'atteindre le bonheur.

Madeline se tordait les mains tandis qu'elle contemplait par la fenêtre la silhouette trapue de Lord Clifton..

— Peut-être aurais-je accepté plus facilement ces fiançailles si vous m'aviez laissée sortir un peu, au moins le temps d'une saison... Je ne suis jamais allée à un bal, ni à un dîner ni à une soirée. Vous m'avez obligée à rester au pensionnat alors que toutes mes amies en étaient parties. Même mes sœurs ont été présentées à la cour...

— Elle n'ont pas eu ta chance, rétorqua sèchement Agnès. Ces manifestations toujours éprouvantes te seront épargnées, puisque tu es déjà fiancée à l'homme le plus respectable d'Angleterre.

— C'est votre opinion, marmonna Madeline qui se crispa en voyant entrer son père et Lord Clifton au salon. Pas la mienne.

Comme toutes les jeunes filles de dix-huit ans, elle avait rêvé d'épouser un beau jeune homme follement amoureux d'elle. Or Lord Clifton était aussi éloigné que possible de cette image. La cinquantaine largement dépassée, il était chauve et lourd, sa grosse bouche et ses bajoues le faisaient ressembler à un vrai crapaud.

Si, au moins, il avait eu le sens de l'humour, s'il avait été attentionné... Mais non, il était pédant, sans aucune fantaisie, ne s'intéressant qu'à la chasse et aux champs de courses, à ses terres et aux réunions de la Chambre des lords. Pire encore, il dédaignait la musique, la littérature, l'art en général, tout ce qu'aimait Madeline...

Dès qu'il la vit, il s'approcha d'elle avec un sourire libidineux, et elle détesta son regard de propriétaire. Malgré son inexpérience, elle savait qu'il souhaitait l'épouser uniquement parce qu'elle était jeune, bien née et en bonne santé. Elle allait passer sa vie à mettre des enfants au monde, jusqu'à ce qu'il soit satisfait du nombre de fils qu'elle lui aurait donnés. Il ne s'intéresserait ni à son cœur ni à son âme.

— Chère mademoiselle Matthews ! dit-il. Vous êtes plus belle à chacune de nos rencontres.

Il a une voix de crapaud... songea Madeline. Il prit sa main dans la sienne pour la porter à ses lèvres, et elle frémit de dégoût en sentant sa grosse bouche au creux de son poignet. Lord Clifton prit sa réaction pour du trouble, et son sourire s'épanouit.

Lorsqu'il lui proposa d'aller se promener avec lui, les objections de la jeune fille furent aussitôt balayées par les encouragements enthousiastes de ses parents. Ils étaient déterminés à attirer un homme aussi important dans leur famille, et quoi qu'il demandât, il l'obtiendrait.

À contrecœur, Madeline accepta son bras et le suivit dans le jardin.

— Alors, vous appréciez ces petites vacances ? demanda-t-il.

Madeline gardait les yeux baissés.

— Oui, monsieur, merci.

— Vous avez certainement envie de quitter le pensionnat, comme vos camarades, fit-il. C'est à ma requête que vos parents vous y ont laissée deux ans de plus que les autres jeunes filles.

— À votre requête ? répéta Madeline, stupéfaite qu'il eût une telle influence sur les siens. Mais pourquoi... ?

— Je savais que ce serait bon pour vous, ma chère enfant, expliqua-t-il avec un sourire fat. Vous aviez encore besoin d'éducation, de discipline. Il faut donner au fruit le temps de mûrir. Vous êtes beaucoup moins impétueuse à présent, n'est-ce pas ? Vous avez appris la patience.

Sûrement pas ! eut envie de crier Madeline qui serrait les dents. Les deux années supplémentaires passées à l'Institution de jeunes filles de Mme Allbright avaient failli la rendre folle. Sa nature déjà fantasque était devenue incontrôlable. Si deux ans plus tôt, elle était trop timide et malléable pour oser protester contre la perspective d'un mariage avec Lord Clifton, à présent, les mots « patience » et « obéissance » ne faisaient plus du tout partie de son vocabulaire.

— Je vous ai apporté quelque chose, reprit-il. Un cadeau que vous attendez avec impatience, j'en suis certain.

Il l'attira vers un banc de pierre où il s'assit et pressa son corps flasque contre le sien.

— Dans ma poche, murmura-t-il en tapotant le côté droit de sa veste de laine brune. Si vous alliez le chercher vous-même, petit chaton ?

Clifton ne lui avait jamais parlé de cette façon. Il est vrai qu'ils se trouvaient seuls pour la première fois.

— J'apprécie votre bonté, mais vous n'avez pas à me faire de cadeaux, monsieur, répondit Madeline, les mains crispées l'une contre l'autre.

— Mais si, j'y tiens ! Venez chercher votre présent, Madeline.

Mal à l'aise, elle glissa la main dans sa poche et en retira un petit anneau d'or tressé orné d'un saphir bleu sombre. Le symbole de ses futures chaînes...

— Cette bague est dans ma famille depuis des générations, commenta Lord Clifton. Ma mère l'a portée jusqu'au jour de sa mort. Elle vous plaît ?

— Elle est jolie, mentit Madeline qui l'avait aussitôt détestée.

Lord Clifton la lui passa au doigt. Elle était beaucoup trop grande, et Madeline dut fermer le poing afin de l'empêcher de tomber.

— Maintenant, il faut me remercier, mon petit chat.

Il mit un bras autour de ses épaules et l'attira contre son énorme poitrine. Il avait une haleine fétide et, de toute évidence, il n'aimait pas les bains.

Madeline se détourna.

— Pourquoi me traitez-vous tout le temps de petit animal ? demanda-t-elle d'une voix où perçait le défi. Je suis une femme, un être humain.

Lord Clifton éclata de rire, révélant de grandes dents jaunes, et elle tressaillit en sentant son haleine. Il la serra davantage contre lui en poursuivant :

— Je me doutais que tôt ou tard vous essaieriez de jouer avec moi... Mais à mon âge, je connais toutes les astuces. Voici la réponse à votre rébellion, mon joli chaton...

Une bouche lippue s'écrasa sur la sienne. Son premier baiser... Madeline resta immobile, rassemblant tout son courage pour subir cette agression sans hurler ou fondre en larmes.

— Vous vous apercevrez bien vite que je suis extrêmement viril, déclara Lord Clifton, fort content de lui. Je ne débite pas de poèmes, je ne dis pas de compliments, je prends ce que je veux quand j'en ai envie, et je suis certain que ça vous plaira beaucoup.

Une petite main boudinée vint caresser la joue exsangue de Madeline.

— Ravissante ! Je n'ai jamais vu des yeux de cette couleur d'ambre.

Il saisit une mèche de ses cheveux châtain doré.

— Comme j'ai hâte de vous posséder !

Madeline frémit. Elle mourait d'envie de lui crier qu'elle ne serait jamais sienne, mais le sens du devoir qu'on lui avait inculqué depuis la naissance le lui interdit.

Lord Clifton sentit son malaise, car il reprit du ton qu'il aurait adopté pour s'adresser à un tout petit enfant :

— Vous avez froid. Venez, rentrons avant que vous n'attrapiez un rhume.

Soulagée, elle bondit sur ses pieds et ils retournèrent au salon.

Dès qu'ils virent la bague, Lord et Lady Matthews, qui mettaient pourtant un point d'honneur à ne jamais montrer leurs sentiments, se répandirent en remerciements.

— Comme c'est généreux de votre part, Lord Clifton ! s'écria Agnès. Quel ravissant bijou !

— C'est vrai, répondit-il sans la moindre fausse modestie.

Madeline garda un sourire crispé tandis que son père emmena Lord Clifton dans la bibliothèque pour célébrer l'événement devant un verre de brandy.

Dès qu'ils furent hors de portée de voix, elle ôta la bague qu'elle jeta au sol.

— Madeline ! s'indigna Agnès. Je ne supporterai pas tes caprices, ramasse cette bague immédiatement. Je t'ordonne de la porter et d'en être fière !

— Elle ne me va pas, rétorqua fermement Madeline.

Au souvenir des lèvres de Clifton sur les siennes, elle se frotta énergiquement la bouche avec sa manche.

— Je ne l'épouserai pas, mère. Plutôt mourir !

— Pas de mélodrame, Madeline, la réprimanda Agnès en ramassant la bague comme s'il s'agissait d'un joyau inestimable. J'espère que le mariage avec un homme solide et terre à terre comme Lord Clifton te guérira de tes ridicules sautes d'humeur.

— Terre à terre, marmonna Madeline avec amertume...

Elle trouvait incroyable que sa mère pût résumer tous les défauts de Lord Clifton dans une expression si banale.

— C'est vraiment la qualité qu'une jeune fille attend de son futur époux ! ironisa-t-elle.

Pour une fois, Madeline fut heureuse de rentrer à la pension où le seul homme qu'elle risquait de croiser était le professeur de danse qui ne venait d'ailleurs qu'une fois par semaine.

Son carton à chapeaux à la main, elle emprunta le couloir qui menait à la chambre qu'elle partageait avec sa meilleure amie, Eleanor Sinclair. Elle y trouva installées une demi-douzaine de jeunes filles.

En tant qu'aînées du couvent, Madeline et Eleanor, qui avait dix-sept ans, recevaient souvent la visite de pensionnaires plus jeunes qui venaient leur demander conseil. Ce jour-là, elles vidaient une boîte de biscuits en s'extasiant sur une affiche.

Eleanor accueillit Madeline avec un grand sourire.

— Alors, ce Lord Clifton ? demanda-t-elle.

— Pire que tout, répliqua Madeline en se dirigeant vers son lit sur lequel elle se laissa tomber.

Elle aurait aimé pouvoir se confier tout de suite à son amie. Eleanor lui adressa un coup d'œil compatissant, tandis que les autres continuaient à s'esclaffer.

— Regardez ! s'écria l'une des filles, le souffle court. Vous imaginez quel effet ça ferait de le rencontrer pour de vrai ?

— Je tomberais dans les pommes ! répondit une autre dans un éclat de rire général.

— C'est le plus séduisant...

— On dirait un bandit !

— Oui, il y a quelque chose, dans son regard...

Madeline secoua la tête, prise de curiosité.

— Au nom du ciel, que regardez-vous ?

— Montre à Madeline...

— Mais je n'ai pas fini...

— Tiens, Madeline, dit Eleanor en lui apportant l'affiche. C'est ma sœur aînée qui me l'a donnée. Elle est absolument introuvable à Londres ! Tout le monde en veut un exemplaire.

Madeline put enfin regarder le portrait qui s'y trouvait, et elle fut fascinée à son tour. Le visage de l'affiche aurait pu appartenir à un prince ou à un hors-la-loi. À quelqu'un de puissant, de dangereux. Il n'était pas d'une beauté classique ; son regard perçant et sa large bouche au sourire ironique avaient quelque chose de carnassier. Les cheveux, d'une couleur indéterminée, semblaient épais et légèrement ébouriffés.

Les autres filles s'attendaient à la voir rougir et pouffer, comme elles, mais Madeline resta de marbre.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle calmement.

— Logan Scott.

— L'acteur ?

— Oui, le directeur du théâtre Capitol.

Étrangement émue, Madeline ne quittait pas l'affiche des yeux. Elle avait entendu parler de Logan Scott, mais elle ne l'avait jamais vu. C'était à trente ans un

comédien de renommée internationale, au talent comparable à celui de David Garrick ou Edmund Kean. On disait même qu'il n'était pas encore au faîte de son talent. Entre autres atouts, il possédait une voix qui pouvait être caressante comme du velours, ou qui pouvait embraser l'atmosphère par son incroyable intensité.

On racontait aussi que les femmes le poursuivaient de leurs assiduités, séduites aussi bien par ses rôles de héros romantiques, que par ses interprétations de scélérats, dans lesquelles il excellait. Séducteur, traître, manipulateur, les femmes l'adoraient ainsi.

Un homme jeune, beau, cultivé... tout l'opposé de Lord Clifton ! Mais Logan Scott vivait dans un monde auquel Madeline n'appartiendrait jamais. Elle ne rirait jamais, ne danserait ni ne succomberait jamais aux mots tendres et aux caresses d'un homme tel que lui...

Soudain, une idée folle lui vint... une idée qui la fit vibrer de la tête aux pieds.

— Madeline, que se passe-t-il ? demanda Eleanor, inquiète, en lui prenant l'affiche des mains. Tu es si pâle, tout à coup, si bizarre...

— C'est la fatigue, c'est tout, répondit la jeune fille en s'efforçant de sourire.

Elle avait envie d'être seule, de réfléchir.

— Ce week-end a été épuisant. J'aimerais me reposer un moment.

— Bien sûr ! Venez, les filles, allons dans une autre chambre.

Eleanor s'arrêta à la porte.

— As-tu besoin de quelque chose ?

— Non, merci.

— Je suis sûre que cette rencontre avec Lord Clifton a été une rude épreuve. Je voudrais pouvoir t'aider...

— C'est fait, Eleanor, merci !

Madeline se roula en boule sur son lit en froissant sous elle sa jupe de pensionnaire, et laissa courir son imagination.

Logan Scott... Un homme dont le goût des femmes était presque aussi légendaire que son immense talent.

Plus elle y pensait, plus elle était persuadée d'avoir trouvé la solution. Elle allait se servir de Scott pour que Lord Clifton soit obligé de rompre leurs fiançailles. Elle aurait une aventure avec Logan Scott !

La perte de sa virginité réglerait tous les problèmes. Et tant pis si elle devait se retrouver au ban de la société pour le reste de ses jours. Tout plutôt que de devenir l'épouse de Clifton.

L'esprit en ébullition, elle affina son projet. Elle se ferait passer pour son père dans une lettre où elle demanderait à quitter la pension un semestre avant la date prévue ; ses parents la croiraient sagement à l'école, tandis que Mme Allbright serait persuadée qu'elle était rentrée chez elle. Ainsi, Madeline disposerait de quelques semaines de liberté qu'elle mettrait à profit pour rencontrer Logan Scott... Elle lui ferait comprendre qu'elle était prête à se donner à lui, et ensuite tout irait très vite. Il était bien connu que tous les hommes appréciaient les jeunes filles ! Un individu comme Scott n'aurait aucun scrupule à profiter de l'occasion.

Une fois déshonorée, elle retournerait chez elle et accepterait la punition, quelle qu'elle soit. Sans doute la chasserait-on de la maison pour l'envoyer en province chez une lointaine parente. Lord Clifton la prendrait en horreur et elle serait enfin débarrassée de lui. Certes, son avenir ne serait pas rose, mais elle ne voyait pas d'autre moyen de s'en sortir.

Et puis, il ne serait peut-être pas si terrible de rester vieille fille... Elle aurait le temps de lire, de se cultiver,

on l'autoriserait peut-être à voyager. Elle s'investirait dans des œuvres de charité et s'occuperait de plus malheureux qu'elle. Oui, elle tirerait le meilleur parti de la situation, décida-t-elle. Et au moins, elle aurait elle-même choisi son destin !

PREMIÈRE PARTIE

1

Une valise à la main, Madeline s'arrêta devant l'entrée des artistes du théâtre Capitol. Elle était à la fois effrayée et excitée de se trouver seule à Londres, parmi les voitures, les cris des camelots, les odeurs de crottin et de pain chaud mêlées à celle des poubelles.

Un peu plus tôt, Madeline avait vendu la bague de Lord Clifton, et la poche de sa robe était pleine d'un joli petit tas de pièces. Par crainte des voleurs, elle gardait sa cape grise bien serrée autour d'elle, mais personne ne semblait lui vouloir de mal. Et à présent, elle se trouvait au Capitol. C'était le début de la grande aventure.

Le théâtre se composait apparemment de plusieurs corps de bâtiments et, en entrant dans le principal, Madeline se trouva plongée au cœur d'un dédale de couloirs et de salles de répétitions. Elle entendait çà et là des gens réciter leurs textes, chanter, accorder des instruments, discuter, et elle mourait d'envie de jeter des coups d'œil indiscrets par l'entrebâillement des portes.

Elle atteignit enfin une vaste pièce encombrée de vieux meubles, au centre de laquelle trônait une table à tréteaux garnie de sandwiches peu appétissants.

Des acteurs de tous les âges s'y tenaient et discutaient entre eux en buvant du thé. Apparemment habitués aux allées et venues, ils remarquèrent à peine Madeline, hormis un accessoiriste qui la regarda d'un air interrogateur.

— Vous désirez quelque chose ?

Elle sourit afin de masquer sa nervosité.

— Je cherche M. Scott.

— Il est en répétition. La scène, c'est par là.

— Merci.

— Mais il déteste être interrompu, ajouta le garçon tandis que Madeline s'éloignait dans la direction indiquée.

— Oh, je ne le dérangerai pas, répliqua-t-elle joyeusement.

Elle se fraya un passage parmi des éléments de décor et se retrouva en coulisse, à droite de la scène. Elle posa sa valise et s'approcha du rideau de velours vert.

La salle immense, destinée à accueillir mille cinq cents personnes, était décorée de colonnes dorées incrustées de pierres vertes. Les sièges étaient en velours, et des lustres de cristal éclairaient vivement les fresques du plafond.

Le plancher de la scène, usé par des centaines de représentations, était incliné, de sorte que l'on vît bien tous les acteurs, même ceux qui se tenaient au fond.

La répétition battait son plein, et deux hommes arpenaient le sol en reprenant une scène de bagarre. L'un d'eux, blond et grand, à l'allure féline, se tapotait la cuisse avec son fleuret.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez au juste, disait-il.

L'autre répondit alors avec la voix la plus extraordinaire que Madeline eût jamais entendue – grave, profonde, distinguée...

— Ce que je veux, Stephen, c'est que vous mettiez de la conviction dans votre jeu. Si je ne me trompe, vous avez l'intention de tuer l'homme qui a essayé de vous voler votre fiancée. Or vous tenez cette épée comme une aiguille à tricoter !

Madeline le contemplait, fascinée. Logan Scott était plus grand qu'elle ne l'avait imaginé, plus séduisant, plus... tout. Il portait une simple chemise blanche ouverte au col et un pantalon noir qui épousait le galbe de ses longues jambes musclées. L'affiche ne rendait pas justice à sa chevelure auburn, à l'expression moqueuse de sa bouche ni à son teint hâlé.

On soupçonnait toutefois chez lui une certaine cruauté, comme si la façade risquait de se fissurer à tout instant et de révéler un homme capable du pire. Madeline cligna des yeux, mal à l'aise.

L'acteur blond protestait.

— Si je ne me retiens pas pendant le dernier assaut, monsieur Scott, je crains que vous n'ayez le temps de parer...

— Vous ne franchirez pas ma garde, affirma Scott, sûr de lui. Donnez tout ce que vous pouvez, Stephen, ou bien je ferai appel à quelqu'un d'autre.

Stephen pinça les lèvres. De toute évidence, la menace avait atteint son but.

— D'accord.

Il pointa son fleuret et se fendit, dans l'espoir de prendre Scott au dépourvu.

Celui-ci, avec un petit rire, para l'attaque, et le combat s'engagea à la vitesse de l'éclair.

— Plus agressif, Stephen ! réclama Scott, un peu essoufflé. On ne vous a jamais volé une femme ? Vous n'avez jamais eu envie de tuer ?

Comme le souhaitait Scott, la colère monta chez le jeune homme.

— Si, bon sang !

— Alors, montrez-le !

Stephen se déchaîna, le visage crispé sous un léger voile de transpiration et Scott l'encouragea de quelques mots tout en continuant ses propres feintes et attaques. Madeline n'aurait jamais cru qu'un homme de sa stature pût se déplacer avec tant de grâce. Elle en avait la respiration coupée. Il était puissant, impressionnant. Subjuguée, elle se rapprocha pour mieux voir.

Malheureusement, elle trébucha sur sa valise et alla s'écrouler contre une petite table où s'empilaient des accessoires. Un chandelier, quelques objets en porcelaine et un fleuret tombèrent dans un bruyant tintamarre. Logan Scott tourna vivement la tête en direction du bruit, et Stephen, qui s'élançait sur lui, fut incapable de retenir son geste.

Avec un grognement étouffé, Scott tomba assis par terre, serrant son épaule droite avec sa main gauche. Il y eut un bref silence, à peine troublé par les halètements des acteurs.

— Que diable... grommela Stephen en scrutant les coulisses où Madeline se relevait lentement.

Scott avait un drôle d'air.

— Stephen, dit-il d'une voix un peu altérée, il semblerait que votre fleuret n'est plus moucheté.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'un flot de sang gicla entre ses doigts.

— Mon Dieu ! s'écria Stephen, très pâle. Je ne savais pas, je ne voulais pas...

— C'est bon ! C'est un simple accident. Vous avez interprété la bagarre exactement comme je le souhaitais... C'est ainsi que je veux vous la voir jouer.

Stephen paraissait partagé entre l'horreur et la surprise.

— Comment pouvez-vous penser à l'interprétation pendant que vous perdez votre sang, monsieur Scott ? Parfois je me demande si vous êtes bien humain...

Ne bougez pas, je vais trouver de l'aide, envoyer chercher un médecin...

— Pas besoin d'un médecin ! protesta vivement Scott.

Stephen avait déjà disparu. En maugréant, Scott tenta de se relever, mais il retomba sur les planches avec un grognement de douleur.

Madeline se débarrassa de sa cape et saisit son foulard.

— Tenez ! dit-elle en venant s'agenouiller près de lui pour presser le foulard sur la blessure. Ça va arrêter l'hémorragie.

Ils étaient tout proches, et Madeline plongea son regard dans les yeux intenses de Scott, frangés de longs cils noirs. Les iris, couleur saphir, semblaient abriter toutes les teintes de bleu, du plus clair au plus profond. Elle avait du mal à respirer.

— Je suis désolée pour... tout ça.

Elle lança un coup d'œil penaud par-dessus son épaule.

— Je ne suis pas si maladroite, d'habitude, mais j'assistais à la répétition depuis les coulisses, et je me suis pris le pied dans...

— Qui êtes-vous ? coupa Scott, glacial.

— Madeline Ridley, répondit-elle, utilisant le nom de jeune fille de sa grand-mère.

— Et que faites-vous ici, à part perturber la répétition ?

— Je suis là parce que...

Madeline croisa son regard, et tout à coup il lui parut évident qu'elle devait déclarer nettement ses intentions. C'était le seul moyen de se faire remarquer, de se singulariser parmi toutes les femmes qui devaient se jeter à sa tête.

— Je voudrais être votre prochaine maîtresse !

Pris de court, Scott la fixa comme si elle parlait chinois.

— Je n'ai pas d'aventures avec des filles comme vous, répondit-il au bout d'un moment.

— À cause de mon âge ?

Il y avait une lueur ironique dans les yeux de Scott. Entre autres...

— Je suis plus vieille que je n'en ai l'air.

Il secouait la tête, incrédule.

— Vous avez une façon tout à fait originale d'aborder les hommes, mademoiselle Ridley. Je suis très flatté de l'intérêt que vous me portez, néanmoins je ne vous toucherais pas, même si ma vie en dépendait. Maintenant, vous voudrez bien m'excuser...

— Peut-être avez-vous besoin de temps pour réfléchir à ma proposition, insista-t-elle. En attendant, je vous serais fort reconnaissante si vous pouviez me donner du travail. Je sais faire beaucoup de choses...

— J'en suis persuadé, mais je n'ai besoin de personne.

— Je suis bonne en littérature et en histoire, je parle couramment français, je peins et je dessine assez bien. D'autre part, je suis prête à balayer, nettoyer, récupérer...

— J'ai la tête qui tourne, mademoiselle Ridley. J'ignore si c'est à cause du sang que j'ai perdu ou de la stupéfaction, en tout cas, vous m'avez bien distrait !

Scott avait retrouvé ses couleurs et il se leva.

— Je veillerai à ce que l'on vous dédommage pour votre foulard.

— Mais je...

Quelques membres de la troupe, alertés, envahissaient la scène. Scott eut l'air contrarié.

— Ce n'est rien ! déclara-t-il. Non, je n'ai pas besoin que l'on me porte, mes jambes sont en parfait état !

Il se dirigea vers le foyer, suivi par différentes personnes, toutes bien déterminées à s'occuper de lui.

Madeline n'en revenait pas. Quel homme ! Il était royal, bien que la plupart des monarques ne disposent

certes pas de sa beauté ni de son allure... Il fallait qu'elle eût une aventure avec Scott, elle en était de plus en plus persuadée. Ce serait une expérience exceptionnelle.

Évidemment, il n'avait pas manifesté un enthousiasme délirant à cette perspective, mais elle n'en resterait pas là ! Elle gagnerait à force de patience, elle consacrerait chaque minute de son existence à se rendre indispensable à ses yeux, elle deviendrait tout ce qu'il attendait d'une femme.

Elle regarda la table renversée et la porcelaine brisée. Il y avait certainement du travail, au théâtre. Elle redressa la table et ramassait quelques morceaux de vaisselle quand une voix mélodieuse s'éleva derrière elle.

— Attention, mon petit. Vous risquez de vous couper. J'enverrai quelqu'un balayer.

Madeline se tourna vers une jeune femme blonde, de quelques années plus âgée qu'elle, remarquablement belle, avec des traits aristocratiques, des yeux bleu-vert et un chaleureux sourire. Elle était visiblement enceinte de plusieurs mois.

— Bonjour, dit Madeline. Vous êtes comédienne ?

— Je l'étais, répondit la jeune femme, mais pour l'instant je me limite au rôle de codirectrice, jusqu'à la naissance du bébé.

— Oh...

Madeline comprit qu'elle se trouvait sûrement en face de la duchesse de Leeds, la célèbre actrice qui donnait la réplique à M. Scott, aussi bien dans les comédies les plus légères que dans les tragédies de Shakespeare. Le duc de Leeds était immensément riche mais il semblait avoir la bonté de ne pas contrarier la vocation de son épouse ni sa carrière florissante.

— C'est un honneur de vous rencontrer, Votre Grâce, reprit Madeline. Excusez-moi pour...

— Ne vous inquiétez pas. Des incidents de ce genre arrivent tous les jours, au théâtre. Il me semble vous avoir entendue dire à M. Scott que vous cherchiez du travail ? reprit-elle sans quitter Madeline des yeux.

La jeune fille rougit en se demandant ce que la duchesse avait pu entendre d'autre.

— En effet, Votre Grâce.

— Venez dans mon bureau... Comment vous appelez-vous ?

— Madeline Ridley.

— Eh bien, Madeline, vous n'êtes pas le genre de jeune personne qui cherche habituellement du travail dans notre profession. Élégante, bien élevée... Vous seriez-vous enfuie de chez vos parents ?

— Oh, non !

Ce n'était pas tout à fait un mensonge, puisqu'elle s'était enfuie de l'école. Pourtant elle se sentit mal à l'aise.

— Les circonstances m'obligent à chercher du travail... et j'espérais que cela pourrait être ici.

— Pourquoi ? demanda la duchesse.

— J'ai toujours été passionnée par le théâtre et j'ai beaucoup entendu parler du Capitol, bien que je n'aie jamais assisté à la moindre représentation.

— Jamais ?

La duchesse n'en revenait pas.

— Juste à des fêtes de fin d'année, à l'école.

— Auriez-vous l'ambition de devenir actrice ?

Madeline secoua la tête.

— Je suis certaine de n'avoir aucun talent de comédienne, et je suis beaucoup trop timide pour me produire devant une salle pleine. Rien qu'à cette idée, j'ai les genoux qui tremblent.

— Dommage ! commenta la duchesse en pénétrant dans un petit bureau meublé d'une table d'acajou couverte de dossiers. Une jeune fille avec un visage comme le vôtre serait un atout pour notre théâtre.

Madeline rougit, confuse. Elle s'était toujours trouvée acceptable, rien de plus. Il y avait des quantités de filles à la silhouette plus séduisante que la sienne, au visage plus expressif. Lady Matthews, sa mère, avait décidé que sa sœur aînée, Justine, était la beauté de la famille, tandis qu'Althea était la plus intelligente. À Madeline, la cadette, il n'était rien resté.

Elle aurait dû être un garçon, elle le savait. Les accouchements de sa mère étaient difficiles et le médecin avait été formel, ce bébé serait le dernier. Agnès avait été cruellement déçue de mettre une troisième fille au monde, et Madeline s'en était toujours sentie coupable. Si au moins elle avait possédé quelque don exceptionnel qui eût rendu ses parents fiers d'elle ! Mais elle n'avait rien d'extraordinaire.

La duchesse l'invita à s'asseoir près d'elle.

— Dites-moi ce que vous savez faire, et je verrai si je peux vous employer.

Elles bavardèrent quelques minutes devant une tasse de thé qu'on leur apporta du foyer des artistes. La duchesse parlait vite, souriait souvent, et son enthousiasme était contagieux. Sa célébrité, aurait pu la rendre intimidante, mais elle était chaleureuse et naturelle. Madeline n'avait encore jamais rencontré de femme de sa qualité. Elle ne connaissait que des professeurs... et ses amies qui, comme elle, ignoraient tout de la vie.

— Vous constatez, Madeline, dit enfin la duchesse, que je vais être limitée dans mes activités au cours des prochains mois, aussi il me serait utile d'avoir une assistante... Il y a tant à faire au théâtre ! D'autre part, puisque vous savez coudre, vous pourriez aider de temps à autre Mme Lyttleton, qui crée et entretient nos costumes. Et, bien que M. Scott refuse énergiquement de le reconnaître, nous avons besoin de quelqu'un pour réorganiser la bibliothèque.

— Je pourrais me charger de tout cela, et de bien davantage !

La duchesse eut un rire indulgent devant l'enthousiasme de Madeline.

— Parfait ! Considérez désormais que vous faites partie de la compagnie.

La jeune fille réprima un cri de joie quand elle imagina la réaction de M. Scott lorsqu'il apprendrait qu'elle travaillait au théâtre.

— M. Scott n'y verra-t-il pas d'inconvénient ? fit-elle.

— J'en parlerai avec lui. J'ai parfaitement le droit d'engager qui je veux, et si vous avez un problème avec M. Scott ou n'importe qui d'autre, venez me voir.

— Oui, madame. C'est-à-dire... Votre Grâce.

Il y avait une étincelle joyeuse dans les yeux bleu-vert de la duchesse.

— Que mon titre ne vous impressionne pas, mon petit. Malgré ma position sociale, ici je ne suis qu'associée, et c'est M. Scott qui règne en maître.

Madeline n'avait jamais rien vu de moins orthodoxe : une aristocrate qui travaillait dans un théâtre ! Cela semblait incompatible, et elle se demanda comment faisait la duchesse.

Celle-ci eut un rire léger.

— Nombreux sont mes pairs qui considèrent que je fais outrage à mon rang en continuant à m'occuper du théâtre. Quant au duc, que j'aime infiniment, il serait sans doute heureux de me voir quitter la scène, mais il comprend que ce serait terrible pour moi.

— Puis-je vous demander... Depuis combien de temps faites-vous partie de la compagnie ?

— Cinq ou six ans, répondit la duchesse, songeuse. Quelle joie quand Logan Scott m'a engagée ! Tous les comédiens de Londres rêvaient de travailler avec lui. Il venait de créer un nouveau style de jeu, plus sobre, beaucoup imité depuis, mais qui était tout à fait nouveau, à l'époque.

— M. Scott a une présence extraordinaire, renchérit Madeline.

— Et il le sait !

La duchesse remplit les tasses.

— Il faut que je vous mette en garde, reprit-elle. La plupart des femmes de la troupe se croient à un moment ou à un autre amoureuses de Logan Scott. Essayez de résister à cette tentation.

Madeline sentit le sang lui monter au visage.

— C'est normal, je suppose. Il est tellement beau...

— Ce n'est pas seulement une question de beauté. Sa réserve éveille l'intérêt des femmes. Chacune croit être celle dont il tombera enfin amoureux, alors que le théâtre est sa seule véritable passion. Certes, elles se succèdent auprès de lui, mais ce ne sont jamais des affaires de cœur.

Voilà qui arrangeait grandement Madeline. Si elle arrivait à avoir une aventure avec Logan Scott, elle s'en sortirait sans engagement sentimental.

— Mais assez parlé de lui ! s'écria la duchesse. Dites-moi, ma petite... avez-vous trouvé un logement ? Sinon, je peux vous recommander à une amie.

— Avec plaisir, Votre Grâce !

— Il s'agit d'une vieille dame, une ancienne comédienne de renom. Elle vit seule dans une belle maison de Somerset Street, où elle accepte parfois des pensionnaires. Elle adore s'entourer de jeunes gens, et elle est passionnante quand elle se met à raconter ses souvenirs. Je suis certaine qu'elle vous accueillera volontiers, pour un prix raisonnable.

— C'est merveilleux ! Je vous remercie, dit Madeline dans un sourire.

La duchesse semblait pourtant un peu troublée.

— Je n'aime pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mon enfant, mais il est clair que vous n'appartenez pas à ce milieu d'artistes...

Madeline baissa les yeux pour échapper au regard pénétrant de la jeune femme.

— Vous cachez mal vos sentiments, reprit la duchesse. Si vous avez des ennuis... j'espère que vous viendrez m'en parler, je pourrai peut-être vous aider.

— Pourquoi vous soucier d'une inconnue ?

— Vous semblez si seule, murmura la duchesse. J'ai ressenti cette impression moi aussi, autrefois. Mais les situations ne sont pas toujours aussi désespérées qu'elles le paraissent.

Madeline hocha la tête, bien qu'elle n'eût aucune intention de se confier à quiconque. Après avoir remercié de nouveau la duchesse, elle prit congé et héla un fiacre pour se rendre à Somerset Street.

Mme Florence Nell était une vieille dame aux cheveux blancs, avec un teint pâle et un visage fin. Elle était douce, et on devinait une charmante pointe de vanité derrière sa gentillesse.

— C'est cette chère Julia qui vous envoie, n'est-ce pas ? dit-elle quand elle accueillit Madeline. Je suis certaine que nous allons nous entendre à merveille. Vous êtes comédienne, je suppose. Non ? Pourtant, avec votre physique... Si j'avais été moitié aussi jolie à votre âge... Mais je me débrouillais déjà pas mal avec ce que j'avais !

Elle entreprit de faire visiter à Madeline toutes les pièces de la maison, bourrées de souvenirs de sa carrière passée.

— J'ai été la coqueluche de Londres, déclara-t-elle en passant devant un mur orné de portraits d'elle réalisés une trentaine d'années plus tôt, dans différents costumes dont certains étaient franchement suggestifs.

Elle s'amusa de voir Madeline rougir.

— Vous ne savez guère dissimuler vos sentiments, on dirait. Quelle qualité rafraîchissante !

Madeline examinait toutes les gravures avec grand intérêt.

— Quelle chance d'avoir mené une telle existence ! s'exclama-t-elle.

— J'ai eu des hauts et des bas, répondit Mme Nell, mais j'ai adoré chaque instant de ma vie. Croyez-moi, il ne faut jamais rien regretter. Venez, je vais vous montrer la chambre que je vous destine, puis nous bavarderons, vous me parlerez de vous.

Madeline ignorait qu'elle était si transparente, mais il semblait que Mme Nell lisait en elle aussi aisément que la duchesse.

— Ah, reprit-elle, en fixant Madeline, vous ne voulez pas parler de vous ? Bon, alors nous trouverons d'autres sujets de conversation.

— Je vous remercie, madame, répondit Madeline avec gratitude.

Après avoir déballé ses modestes affaires, Madeline enfila une robe gris clair et bordeaux. Elle allait au théâtre ce soir pour voir Logan Scott sur scène et juger par elle-même de l'étendue de son talent. Elle finissait de s'habiller quand elle fronça les sourcils en se regardant dans le miroir.

Sa robe, pourtant de bonne qualité, était démodée, trop sage avec son col montant. Comment séduire un homme – et surtout Logan Scott – sans vêtements appropriés ? Si seulement elle avait possédé une jolie toilette de soie avec des dentelles, des souliers brodés, des fleurs pour ses cheveux !

Elle brossa soigneusement sa longue chevelure châtain doré, l'attacha en chignon, regrettant de ne pas disposer d'un fer à friser.

— Pas même une goutte de parfum, marmonna-t-elle !

Néanmoins, quelques minutes plus tard, son heureuse nature avait repris le dessus. Ces détails

attendraient. Pour l'instant, elle allait assister au premier spectacle de sa vie.

La duchesse de Leeds indiqua à Madeline un endroit, dans les coulisses, d'où elle pourrait voir toute la pièce.

— Vous serez bien, ici, mais prenez garde à ne pas vous mettre en travers du chemin des comédiens quand ils sortent de scène pour changer de costume. Ils risqueraient bien de vous marcher dessus !

Madeline se fit toute petite. Elle voyait tout d'où elle était mais sous un angle un peu curieux.

La pièce, *L'amant évincé*, était précédée d'un intermède musical et d'une comédie en un acte qui fit rire le public aux éclats. Une fois les rideaux fermés, ce fut l'affairement général sur le plateau. Miraculeusement, le décor fut monté en quelques minutes. Deux jeunes machinistes actionnèrent cordes et poulies, et le rideau s'ouvrit de nouveau sur le luxueux intérieur d'un manoir anglais.

Les applaudissements crépitèrent quand deux personnages, mari et femme, commencèrent à dresser la liste des prétendants possibles pour leur fille. Madeline, émerveillée, suivait avec intérêt le déroulement de l'intrigue. Elle s'identifiait à l'héroïne, une jeune ingénue que l'on empêchait d'épouser son amour d'enfance pour la fiancer à un sinistre individu.

Étrangement, Logan Scott n'avait pas le rôle de l'amoureux, mais celui du méchant. Lorsqu'il fit son entrée sur scène, un frémissement parcourut l'assistance. Comme tout le monde, Madeline fut éblouie par son assurance et son charme redoutable. Chaque instant était une révélation pour elle. Les doigts crispés sur un repli de velours du rideau, le cœur battant, elle osait à peine respirer. Logan Scott donnait de la profondeur au personnage qui voulait la jeune fille à tout prix, et Madeline se surprenait à souhaiter qu'il parvînt à gagner l'amour de la belle.